



Culture

Machisme mortel

TRUE CRIME Des **garçons comme**

il faut, par Serena Gentilhomme,
 La Manufacture de livres, 208 p.,
 13,90 euros.

●●●●● Serena Gentilhomme, maîtresse de conférences de littérature italienne à l'université de Besançon, revient sur un crime particulièrement atroce qui avait secoué l'Italie et dont l'écho résonne encore. Le 30 septembre 1975, la police romaine découvre dans le coffre d'une voiture deux jeunes femmes. L'une est morte, l'autre, hagarde, est couverte

de contusions. Elles ont été séquestrées, violées et martyrisées pendant plusieurs heures par trois jeunes hommes issus de la bourgeoisie fortunée, infatués de leur supériorité de classe et de valeurs néofascistes adulant un patriarcat tout-puissant. En mêlant reconstitution historique des faits du point de vue des protagonistes, dépositions, biographies, minutes des procès, controverses sus-

citées dans la presse – notamment une passe d'armes entre Italo Calvino et Pier Paolo Pasolini –, Serena Gentilhomme cerne au plus près ce que l'on a appelé le « massacre du Circeo » et ses conséquences, tant sur les victimes et les bourreaux que sur la société italienne confrontée à la toxicité de sa culture machiste. **Véronique Cassarin-Grand**



↑ Donatella Colasanti, victime du massacre du Circeo (1975).

© MAX KOUPROV - FOAD ROSHAN / UNSPLASH - GIACOMINO/FOTOGRAMMA/ROPI-REA - TARA SOSROWARDOYO/FLAMMARION

Le massacre du Circeo : retour sur le fait divers devenu séisme national

Clotilde Martin : 2-2 minutes

Rome, 1975. Donatella Colasanti et Rosaria Lopez sont retrouvées dans le coffre d'une voiture, après avoir été séquestrées et torturées durant trente-six heures. Lorsque la police intervient, l'une des deux jeunes femmes est déjà morte. Les agresseurs, trois jeunes hommes issus de milieux aisés, protégés par leur statut social, incarnent un système pétri de mépris envers les femmes et les classes populaires.

Ce que la presse appellera le « massacre du Circeo » ne se limite pas à un fait divers sordide. L'affaire provoque un choc profond dans la société italienne. Elle révèle au grand jour la violence d'une jeunesse dorée persuadée de son impunité et fissure l'image d'un pays encore traversé par de fortes inégalités sociales et culturelles.

À travers une écriture tendue et incarnée, Serena Gentilhomme restitue l'atmosphère d'effroi qui entoure la découverte des victimes et interroge les ressorts d'une brutalité nourrie par le sentiment de toute-puissance.

Serena Gentilhomme est née en Italie et enseigne la littérature italienne à l'Université de Besançon en tant que maîtresse de conférence. Elle a déjà publié à La Manufacture de Livres *Le Bourreau du pape* ainsi que *Ce que ça fait de tuer*, poursuivant une œuvre attentive aux zones sombres de l'histoire et aux violences qui traversent la société italienne.

Par [Clotilde Martin](#)

Contact : mc@actualitte.com

Edition : **Avril 2026 P.38**
 Famille du média : **Médias régionaux**
 (hors PQR)
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **36339**



Journaliste : -
 Nombre de mots : **206**

LA PRESSE BISONLINE

ROMAN

Serena Gentilhomme sévit à nouveau

La maîtresse de conférences de littérature italienne à l'Université de Besançon, Serena Gentilhomme, commet un nouveau livre, toujours sanglant, après ses deux précédents succès : *Le Bourreau du Pape* et *Ce que ça fait de tuer*. Dans *Des garçons comme il faut*, son nouveau roman, l'autrice bisontine raconte l'histoire de Donatella Colasanti et Rosaria Lopez, découvertes dans un coffre de voiture, après avoir été torturées et séquestrées pendant trente-six heures. Les coupables ? Trois fils de bonne famille, riches, protégés et nourris d'un mépris social envers les femmes et la classe populaire.



Serena Gentilhomme signe son nouveau roman basé sur un fait divers dramatique.

Serena Gentilhomme raconte à sa manière ce fait divers qui avait marqué l'Italie en 1975 et qu'on avait rapidement baptisé "le massacre du Circeo", le nom donné à ce rapt, aux tortures, aux viols et au meurtre infligés à ces deux malheureuses par trois bourgeois néofascistes. Ce crime a dépassé

le simple fait divers en Italie pendant ces années de plomb où les questions politiques de lutte des classes se mêlent à des interrogations féministes et sécuritaires. ■

Des garçons comme il faut - Serena Gentilhomme
 La Manufacture de livres - 208 pages - 13,90 euros

NYCTALOPES

Chroniques noires et partisanes

DES GARÇONS COMME IL FAUT de Serena Gentilhomme / La Manufacture de livres / La Manuf

7-9 minutes : 15/04/2026



Faux-semblants de la haute, chimères dorées et mirages de l'élite. Derrière le vernis des Parioli, quartier chic de la bourgeoisie romaine, affleurent leurres sociaux et illusions de caste. Des garçons comme il faut, un récit sans catharsis, à issue fatale.

_ « Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »

Oui, une atmosphère lourde et opaque, celle des années de plomb.

Serena Gentilhomme, spécialiste de la littérature italienne, propose une reconstitution portée par une écriture dense qui, à l'instar de *Romanzo criminale* de Giancarlo De Cataldo, dépasse le simple fait divers pour en révéler les ressorts sociaux et politiques.

Ce récit d'enquête, – dont les faits sont donc connus – fondé sur les archives judiciaires italiennes et sur des témoignages directs, retrace le massacre survenu en 1975 à la villa San Felice Circeo, près de Rome. Il mêle reconstitution fictionnelle et analyse critique, dimension judiciaire et lecture politique. Cette superposition de niveaux de lecture interrompt parfois la linéarité du récit et reflète la lente évolution des mœurs parallèlement à la transformation progressive du cadre législatif.

L'Anatomie d'un massacre, Acte I, est précédée d'un extrait de *La Ricotta* de Pier Paolo Pasolini. Trois fils de bonne famille identifient leurs cibles, manipulent à souhait la Signorina Donatella pour exécuter dans la haine deux proies trop confiantes : les meurtres sont prémédités sur les femmes de la Montagnola.

Donatella Colasanti, 17 ans, ignore les signaux d'alerte du drame à venir et pressent la violence sans en saisir pleinement la portée. Malgré les mises en garde explicites de son amie Nadia, elle se livre aux garçons des Parioli. Nadia refuse de venir, à contrario de Rosaria López, 19 ans, qui accepte l'invitation pour la remplacer.

Le récit expose alors les étapes d'un aveuglement progressif : stratégies de prédation froides et calculées, chasse et exploitation des failles sociales au travers du mépris de classe et de l'impunité élitiste. L'escalade se cristallise par un repérage ciblé et des amorces émotionnelles. Petit à petit, ce qui est initialement inacceptable érode les barrières morales des deux jeunes filles.

Donatella succombe à l'emprise, rationalise, confond richesse et fiabilité puis chute avec Rosaria.

La sidération psychologique, amplifiée par la terreur, l'angoisse et l'impuissance face au changement de ton des garçons comme il faut, annonce le pire tandis que la dissonance cognitive agit comme un piège paralysant.

Fuir au moment où, justement, elles ne disposent plus que d'un infime pouvoir d'autonomie pour se déplacer ?

Trop tard : à une seconde près, elles sont cloîtrées dans une Fiat 127.

Ce 29 septembre 1975, les deux jeunes femmes conviées à la fête sont aimantées par un guet-apens soigneusement orchestré dans une villa de plage isolée. La villa Moresca de San Circeo au quartier de Punta Rossa qui appartient à la famille d'Andréa Girha. Loin d'un simple rendez-vous mondain, la soirée bascule rapidement dans une mécanique de violence méthodique, où l'isolement du lieu devient un outil de domination et de

contrainte.

S'ensuivent trente-six heures de tortures, de viols et d'humiliations d'une extrême violence, qui s'enclenchent, de façon ironique, au son de Wagner, en particulier la Marche funèbre de Siegfried.

Dans l'Acte II, Conflits, verdicts et destins, Pier Paolo Pasolini et Italo Calvino s'opposent sur l'interprétation du drame : bourgeoisie et institutions d'un côté contre lecture d'une violence masculine et sociale universelle de l'autre.

Or, on ne peut réduire le massacre du Circeo à une simple violence de classe : les idéologies en jeu relèvent aussi de hiérarchisations raciales. Ces violences touchent par écho toutes les femmes, a fortiori les femmes noires, et s'inscrivent dans des discriminations croisées héritées de l'esclavage et du colonialisme, perpétuées par les institutions contemporaines.

Donatella Colasanti endure vingt ans de procès de 1976 à 1996 au cours desquels sa parole est avilie par les avocats de la partie adverse sans que son calvaire ne soit entendu pour la protection d'autres victimes à venir. Jusqu'à son dernier souffle, elle dénonce une tyrannie de la justice italienne et ses indulgences pour sa propre histoire.

Elle est par ailleurs inflexible et lucide lorsqu'elle se prononce quand, en décembre 2004, Angelo Izzo qui a bénéficié de plusieurs aménagements de peine au fil du temps, est autorisé à sortir de prison sous conditions strictes :

Il est dangereux. Il hait le genre humain. Ne lui accordez pas de remise de peine ! Et surtout, ne le remettez pas en liberté !

Les alertes de Donatella s'inscrivent dans un débat plus large sur les conditions de réinsertion des auteurs de crimes particulièrement graves. Angelo Izzo, surnommé le monstre du Circeo, a en effet bénéficié, près de trente ans après les faits, d'un régime de semi-liberté accordé en décembre 2004 par les juges de Palerme.

Si les juges se montrent cléments envers lui, c'est à cause de sa bonne conduite carcérale, étant donné qu'au cours des dernières années, Izzo a su se tenir à carreau. Au plus, il est plein de bonnes intentions. À la question rituelle sur ses projets une fois libéré, il répond par des propos édifiants, il veut aider les gens, un maximum de gens, à commencer par Maria Carmela et Valentina, l'épouse et la fille de son co-détenu Giovanni Maiorano, qui est devenu comme un frère pour lui.

Le 28 avril 2005, sous ce régime de semi-liberté, après sa condamnation à perpétuité, il commet deux nouveaux meurtres atroces à Ferrazzano, ceux de Maria Carmela Linciano, 49 ans et de sa fille Valentina, âgée de seulement 14 ans, deux nouvelles victimes enterrées vivantes.

Il déclara par la suite : « J'ai même collaboré avec la justice, mais je l'ai fait uniquement pour revenir commettre des crimes dehors, je n'ai jamais voulu faire autre chose. »

En 1983, Donatella Colasanti témoigne avoir vécu qualcosa che va al di là dello stupro, quelque chose qui va au-delà du viol.

Ni théoricienne, ni activiste du féminisme militant, elle est devenue une figure emblématique de la prise de conscience des violences faites aux femmes en Italie. Bien qu'elle ait voulu se réapproprier son identité personnelle – Non voglio più essere vittima, je ne veux plus être une victime –, son témoignage continue d'être mobilisé comme mémoire du massacre et dénonciation des violences sexuelles autour de la domination masculine.

Donatella Colasanti meurt à l'hôpital Regina Elena de Rome le 30 décembre 2005, à l'âge de 47 ans. Ses dernières paroles rapportées par son avocat auraient été :
Battiamoci per la verità, battons-nous pour la vérité.

Chiara Zinc

PS: Avant 1981, sous le Code Rocco, le code pénal italien adopté sous le régime de Benito Mussolini de 1930, le viol était classé comme delitto contro la moralità pubblica, crime contre la moralité susceptible d'arrangements par le matrimonio riparatore, le mariage réparateur. Depuis le massacre du Circeo, il y a eu une prise de conscience sur la représentation des auteurs de violences. Par la loi n°66 du 15 février 1996, le viol est reconnu comme crime sur la personne et non plus comme une atteinte à la morale publique.